

JEAN ROUAUD

POUR
VOS CADEAUX



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE À QUATRE-VINGT-DIX-NEUF EXEMPLAIRES SUR
VERGÉ DES PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE
1 À 99 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VII

I

© 1998 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1627-X

Elle ne lira pas ces lignes, la petite silhouette ombreuse, dont on s'étonnait qu'elle pût traverser trois livres sans donner de ses nouvelles – ou si peu, figuration muette, condamnée au silence par le ravissement brutal de l'époux et un chagrin si violent qu'elle crut qu'il aurait raison d'elle, de sa vie, un chagrin à couper le souffle, qui étouffe aussi sûrement qu'autrefois un oreiller appliqué sur le visage d'un enragé, ce dont s'accommodait même l'Eglise, pourtant tatillonne dès qu'il s'agit de décider à la place de Dieu du terme de la vie d'un homme, mais la souffrance des mordus était à ce point atroce que la parole divine était priée de mettre une sourdine à ses principes, et le regard divin de détourner un moment les yeux, le temps que le corps entré en agonie, hurlant, la bave aux lèvres, retrouve sous cet éteignoir de plumes la paix du sommeil le plus profond. Et qu'il fût définitif, ce n'était que la conséquence de l'attente vaine d'un signe de compassion dont on estimait en cette circonstance particulière qu'il eût été dans l'ordre de la charité qu'il se manifestât.

Elle ne lira pas ces lignes, notre enragée de mort et de

chagrin, et donc d'amour peut-être, victime d'une morsure d'amour, car, enfin, c'est la perte d'un homme qui la plonge dans cet état, et pas de n'importe quel homme comme tous les autres hommes, non, de son homme premier et dernier, le seul qu'elle ait accueilli en elle, celui avec lequel elle partagea l'intimité des corps. Même si Nine doute que notre mère fût une grande amoureuse, mais cela, on ne le sait pas, la nuit des amants réserve des surprises, et d'ailleurs c'est Nine encore qui raconte comment elle demandait à sa grande fille, quand elles dormaient ensemble, de lui tenir la main, comme faisait le disparu. Ainsi, elle avait besoin, avant d'affronter l'aveuglant sommeil, de ce réconfort, de cette assurance, ainsi que l'on s'assure en montagne, et donc, à la lumière de cet aveu tardif de Nine, longtemps refoulé car, ce que lui demandait notre mère, c'était de prendre littéralement la place du mort, voilà nos deux parents liés par les mains comme des encordés, et du coup l'on comprend que le premier à dévisser entraîne l'autre dans sa chute au cœur des ténèbres.

Elle ne lira pas ces lignes, bien sûr. Vous l'imaginez découvrant ces commentaires sur sa vie amoureuse ? C'est que vous ne l'avez pas connue. Ce n'est pas Heddy Lamar. Elle est celle à qui, jeune fille, un théologien sévère et sentencieux décommandait la lecture de Henry Bordeaux. Henry Bordeaux, le même, écrivain français (Thonon-les-Bains, 1870 – Paris 1963) qui « s'attacha à exalter l'ordre moral, incarné dans l'esprit de famille et dans une foi tra-

ditionnelle ». Et sans doute, à la lumière de cette note, le prélat censeur avait-il raison, mais on se dit que, pour la liberté de penser de notre maman, ce ne devait pas être tout rose. En quoi il n'y a pas lieu de s'étonner, quand on sait qu'elle est née en mil neuf cent vingt-deux, le cinq juillet, à Riaillé, Loire-Inférieure, c'est-à-dire dans ces terres de l'Ouest labourées par la Contre-Réforme, encore sous le choc des prônes menaçants de Louis-Marie Grignon-de-Montfort, lequel, s'il lutta féroce contre le jansénisme, n'encourageait pas pour autant à goûter aux plaisirs de la vie, et des régimes d'austérité du terrible abbé Rancé, celui dont Chateaubriand à la demande de son confesseur dut raconter la vie en rémission de ses péchés (ceux du vicomte), et qui s'installa quelque temps à l'abbaye voisine de La Meilleraye, le temps de mettre tout le monde au pas, avant de repartir serrer la vis ailleurs, en emportant ce qu'il faut bien appeler son doudou, puisqu'il la traînait partout : la tête coupée de son ancienne maîtresse. Mais si, comme en témoigne son attachement fétichiste à ses amours, la première partie de son existence avait été libertine, on ne retenait de son enseignement que la seconde, laquelle, hors la prière et la mortification, n'offrait pas beaucoup de perspectives. Ajoutez les hordes chouannes et les châtelains du bocage toujours aux commandes, et vous comprendrez que cet héritage rabat-joie augurait mal pour la débarquée du cinq juillet d'une vie d'aventures et de licence. Une double malchance, historique et géographique, atténuée cependant

par le fait que la naissance avait eu lieu au domicile d'Alfred – tailleur (ce qui semble restrictif si l'on se réfère à l'entête de ses factures ainsi libellé : Draperie et Nouveautés pour habillements de toutes sortes – Bonneterie, Blancs, Mercerie, Toiles – Chapellerie – Atelier d'ouvriers tailleurs pour les vêtements sur mesure – Confections, Pantalons, Vestons et Gilets – Chemises blanches et Couleur gde Façon – Blouses divers – Articles à lits – Toiles à Moulin et Sacs à Blé – Confection de Bâches de toutes dimensions – Articles d'ouvriers) et n'ayant pas réussi pour lui-même à trancher entre les deux vies de Rancé puisqu'il fréquentait à la fois l'abbaye de la Meilleraye et l'île du Levant – et de Claire – femme énergique et pas le genre à perdre la tête (dont grand-père ne se fût sans doute pas encombré) –, qu'elle quitta pour épouser, le quatre juillet mil neuf cent quarante-six, Joseph Rouaud, dit le grand Joseph, notre père néguentropique et autres qualificatifs.

Lequel était né à Campbon, toujours Loire-Inférieure (devenue Atlantique à la fin des années cinquante, mais par commodité nous admettons que le changement de nom correspond à la mort dudit Joseph, laquelle, bien que plus tardive, fonctionne ainsi comme une borne, un point zéro qui détermine l'avant et l'après, de sorte que lorsqu'il est question de Loire-Inférieure il faut comprendre que notre père est vivant), le vingt-deux février mil neuf cent vingt-deux, ce qu'il résumait fièrement par 22-2-22, formule assez peu magique si l'on se fie à sa brève destinée, mais qui lui assure

une curieuse survie puisque, plus de trente ans après sa mort, à quarante et un ans, un lendemain de Noël mil neuf cent soixante-trois, on peut l'admirer jeune homme, installé nonchalamment sur un canapé, les yeux rieurs derrière ses lunettes cerclées, cravaté, en costume trois-pièces, une cigarette à la main, le museau de son petit chien Rip, un ratier noir et blanc, amoureusement posé sur sa cuisse gauche, et ceci sur la quatrième de couverture d'un livre suédois intitulé « Stora Man ». Et si une diseuse de bonne aventure, plongée dans sa paume ouverte comme dans un roman, lui avait annoncé un étrange périple sur papier glacé dans le grand Nord, il eût sans doute hasardé, goguenard : Et du côté de l'empereur de Chine, rien pour moi ? S'attirant cette réplique de la voyante, refermant les doigts sur les lignes de sa main : Souviens-toi de la prédiction faite à la petite Joséphine dans son île : elle sera plus que reine.

Joseph, le trop tôt disparu, fils de Pierre, grossiste en vaisselle et articles de ménage, et d'Aline, commerçante, Joseph, qui, par le jeu des dates consécutives des quatre et cinq juillet, fut le premier à lui souhaiter, à Annick, notre mère qui ne lira pas ces lignes et que l'on croise sous le prénom d'Anne, son vingt-quatrième anniversaire, et de quelle manière, puisque au soir de leur mariage, passé minuit, ils étaient dans les bras l'un de l'autre. Et bien sûr on peut se demander s'ils avaient déjà couché ensemble avant cette nuit de noce, mais, si l'on en croit leur correspondance, du moins celle de notre père, la seule qui nous